

Compte rendu

« MESSNER, Francis, *Théologie ou religiologie. Les revues de religion aux États-Unis* »

Raymond Lemieux

Laval théologique et philosophique, vol. 35, n° 3, 1979, p. 326-327.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/705762ar>

DOI: 10.7202/705762ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

Les pages du premier texte, intitulée : *Nietzsche : l'homme devant la mort de Dieu*, furent écrites en 1957 et utilisées par Gabriel Marcel pour de nombreuses conférences. Le philosophe y examine l'athéisme nietzschéen et s'interroge sur la position de l'homme contemporain face à la mort de Dieu. Il en conclut que ce que Nietzsche a appelé la mort de Dieu pourrait bien n'être que la projection d'un certain vieillissement de l'homme qu'une expérience de la grâce pourrait transmuier et transfigurer. À la suite de ce texte, on trouve une réflexion intéressante où Gabriel Marcel répond à l'interrogation concrète : « Quelle position peut aborder un croyant en face de ceux pour qui la mort de Dieu est une réalité ? »

Ma relation avec Heidegger, est le deuxième texte inédit publié dans ce *Cahier*. Il fut rédigé en 1957, après que Gabriel Marcel eut écrit sa pièce : *La Dimension Florestan*, satire de l'influence que Heidegger exerçait sur le comportement de ses disciples. Cette conférence est d'un grand intérêt puisqu'elle relate les rencontres qui ont eu lieu entre Heidegger et Gabriel Marcel, qu'elle établit quelques points de comparaison et pointe les divergences de pensée entre les deux philosophes. L'A. se réjouit de trouver chez Heidegger « le lien intime qui unit l'Être et le Sacré, » mais déplore, chez le philosophe allemand, « sa méconnaissance du prochain en tant que personne et de l'intersubjectivité » (38).

Gabriel Marcel ne devait rencontrer Ernst Bloch que le 12 mai 1967, à l'occasion d'un dialogue à quatre voix organisé par la Südwestfunk de Baden-Baden. Sous le titre : *Dialogue sur l'espérance, Gabriel Marcel et Ernst Bloch*, le troisième texte inédit nous permet de lire ce dialogue. Durant le débat, l'animateur n'a pas voulu que la discussion entre Marcel et Bloch en demeure aux harmoniques et aux parallélismes verbaux, mais a permis également l'expression des points de rupture entre les deux philosophes. Ces derniers s'accordent pour affirmer que l'espérance est une expérience vécue concrète, indispensable et nécessaire, sans laquelle l'homme ne saurait vivre (43), que l'espérance se réfère à une libération (43), que le défaitisme est l'antipode d'une espérance militante (56). Mais nombreux sont les désaccords entre les deux penseurs. Gabriel Marcel a surtout réfléchi sur l'espérance comme expérience existentielle individuelle, tandis qu'Ernst Bloch considère avant tout l'espérance comme « activement sociale, engagée, partisane, qui tente de faire valoir des intérêts » (67). Marcel et Bloch s'opposent encore sur la nature du

désespoir, sur les limitations de l'espérance, de même que sur un élément fondamental de l'espérance, à savoir la transcendance. Pour Ernst Bloch, l'espérance est un acte de transcendance *sans* transcendance, tandis que pour Gabriel Marcel, l'espérance apparaît au contraire comme un acte de transcendance *avec* transcendance (69). Inutile d'en dire davantage pour illustrer la richesse de ce dialogue.

Les cinq rubriques qui s'ajoutent à ces trois textes inédits rendent compte de la présence posthume de Gabriel Marcel et des activités de l'Association. Textes variés, signés par Xavier Tilliette, Henri Gouhier, Marie-Madeleine Davy, Gustave Thibon, Emmanuel Lévinas, Pierre Emmanuel, André-A. Devaux, Marcel Régnier. On y trouve aussi des textes succincts offrant des points de vue nouveaux présentés lors d'une table ronde qui réunissait des étudiants venant d'effectuer des travaux relatifs à la pensée de Gabriel Marcel.

Ce premier *Cahier Gabriel Marcel*, dont les réalisateurs ont raison d'être fiers, allient une présentation agréable à la richesse et à la variété du contenu. Ceux qui sont familiers de la pensée marcellienne et ceux qui s'initient à l'œuvre du philosophe y trouveront de quoi nourrir leur réflexion. Souhaitons que la qualité des cahiers se maintienne dans les prochains numéros et que s'élargisse de beaucoup la place qui doit être faite au rayonnement de la pensée marcellienne hors de la France.

Simonne PLOURDE
Université du Québec
à Rimouski

MESSNER, Francis, *Théologie ou religilogie*. Les revues de religion aux États-Unis, Strasbourg, Cerdic-Publications, 1978, 14,5 × 21,5 cm, 226 pages.

L'auteur cherche à comprendre l'univers religieux américain en y jetant le coup d'œil d'un étranger, européen, « féru de rationalisme et dépendant d'une idéologie particulière » (introduction, p. 7), mais capable des efforts nécessaires pour surmonter des « réticences à la mesure de son incompréhension » (*idem*). Pour ce faire, il fouille un coin très particulier — et peut-être pittoresque..., mais nous n'avons pas là-dessus de critères de jugement pertinents — de ce continent : celui des revues et périodiques dits « scientifiques ». Deux

régions se révèlent alors à lui, celle des « revues universitaires », où la religion apparaît comme « un objet d'étude et une quête de sens », et celle des « revues théologiques » où elle se livre comme « une quête de sens ou un service d'Église ».

Nous pourrions bien sûr manifester les limites d'une telle étude et nous demander quelle importance la littérature religieuse, surtout la littérature savante, représente dans la culture religieuse américaine et le *way of life* général. Nous pourrions assortir la description qui nous est proposée d'hypothèses conçues par les analystes américains eux-mêmes : la voie américaine du pluralisme religieux, la religion civile, l'intériorisation des valeurs, etc... Les possibilités sont éminemment nombreuses. L'auteur ne s'y attarde pas. Il se contente de décrire, c'est-à-dire de disséquer, morceaux par morceaux, l'écriture de ce déploiement scientifique concernant la religion, déploiement encore récent « qui n'a pas encore dépassé le seuil où le chercheur se heurte à la démesure » (p. 11).

L'intérêt du travail tient dans l'articulation qu'il met à jour en la faisant sienne : la religion comme objet d'étude *et* quête de sens, ce qu'une évolution lexicale encore incertaine appelle « religionologie », et d'autre part la religion comme quête de sens *ou* service d'Église, ce que le vocabulaire le plus traditionnel nomme « théologie ». Les deux conjonctions mettent en scène de façon originale ce qui à la fois fait difficulté et stimule constamment la recherche scientifique quand elle tente de tirer au clair l'« objet » religieux : la construction de l'objet, ici, ne peut s'émanciper de cette réalité finalement encombrante, puisqu'elle en fait l'aveu à chaque page, la « quête du sens ». Il y a là matière à réflexion pour tous ceux qui cherchent honnêtement la voie d'une approche scientifique des phénomènes religieux comme pour les épistémologues des sciences de l'homme, d'une façon générale, et bien sûr pour les théologiens. Le travail d'empirie très précis que nous livre l'A. est une des bases nécessaires qui manquent tant à la réflexion sur les phénomènes religieux.

Raymond LEMIEUX

Dom Guy-Marie OURY, **Histoire de l'Église.**
Éditions de Solesmes. Abbaye Saint-Pierre de
Solesmes, 1978. (15 × 22 cm), 300 pages.

Dans cet ouvrage, Dom Oury nous offre une

synthèse bien équilibrée de l'histoire de l'Église traditionnelle. C'est un croyant qui raconte, dans un style vivant et engagé, sa perception du cheminement de l'Église depuis les apôtres jusqu'à Vatican II.

L'auteur ne prétend sans doute pas faire œuvre scientifique. Au plan de la forme, il s'est abstenu de toute note ; il cite sans référence ; etc. Au plan du contenu, il n'apporte rien de nouveau, si ce n'est un panorama d'ensemble qui sera fort utile à celui qui veut rafraîchir rapidement et agréablement ses connaissances d'histoire de l'Église. Le lecteur devra cependant passer par-dessus les inévitables simplifications — même les caricatures parfois (modernisme) — qu'amène la rapidité de l'exposé. Peut-être également s'expliquera-t-il difficilement le pessimisme des dernières pages après tant d'optimisme tout au long de l'ouvrage.

Le livre semble destiné surtout au non-initié qui sent le besoin de mieux connaître le passé de son Église et de sa foi. On ne saurait que le lui recommander.

R.-Michel ROBERGE

Ceslas SPICQ, O.P., **L'amour de Dieu révélé aux hommes dans les écrits de saint Jean**, Éditions du Feu Nouveau, Paris, 1978, 13½ × 21½ cm, 218 pages.

La présentation matérielle de ce volume est des plus simples. Il se divise en quatre chapitres dont les trois premiers se réfèrent aux trois sources johanniques et le dernier confronte et harmonise l'enseignement des chapitres précédents : I La charité dans le quatrième évangile ; II La charité dans les épîtres de saint Jean ; III La charité dans l'Apocalypse ; IV Synthèse doctrinale.

L'Auteur s'explique lui-même, dans son Avant-propos, sur le but de l'ouvrage qui est « d'aider le lecteur à comprendre cette "charité" qui est l'âme de toute la morale du Nouveau Testament » (p. 13). Pour y arriver, « il suffit de recueillir l'ensemble des textes sacrés, de les analyser, d'en assimiler le sens et garder ce trésor dans son cœur, car ces « paroles sont esprit et vie », mais à condition — faut-il ajouter — de les entendre dans l'Acception même qu'elles avaient sur les lèvres de Jésus ou sous la plume des Apôtres » (p. 14).

Il y a parfaitement réussi dans le choix de 38 passages, la plupart ne comprenant qu'un seul